

Lettre de François GUILLOU à ses parents écrite
le jour de son exécution le 17 Janvier 1944

-:--:--:--:--:--

Mes Chers Parents,

Je viens de savoir, il y a quelques instants, que mon recours en grâce a été refusé; on m'a averti que j'allais mourir cet après-midi. J'ai vu un prêtre, je me suis confessé et j'ai communié. Je suis prêt maintenant à marcher dans la mort sans trembler, car je veux mourir pour mon pays, pour qu'il ait la paix et qu'il vive dans l'union.

Je vais mourir alors que je n'ai rien fait de mal, mais comme le Christ mourut sur la Croix alors qu'il était le Juste, pour nous sauver, je meurs pour que mon pays soit sauvé, pour que vous soyez heureux en famille.

Mes Chers Parents, je vous demande pardon de vous avoir fait de la peine si souvent, je demande pardon à tous ceux à qui j'aurais fait du mal. Je veux mourir en bon chrétien et en bon Français. Prenez courage mes Chers Parents. Pour moi la vie a été courte, mais un jour nous nous reverrons au ciel. Quand vous aurez reçu cette lettre, je ne serai plus sur cette terre. Aussi je vous demande de bien prier pour moi, de faire dire des messes pour le repos de mon âme.

Mes Chers Parents, je dois 24 francs chez Madame MAZEAS. Dites à Napoléon CERBON d'aller les rendre.- Veuillez bien remercier René GALL de tout ce qu'il a fait, du pain qu'il m'a envoyé; dites-lui que je lui demande pardon du coup que je lui avais fait quand son père est mort.

Mes Chers Parents, je pardonne à tous ceux qui ont pu me vouloir du mal, je demande qu'après ma mort il n'y ait aucune vengeance. Je veux que ma mort ne soit souillée d'aucune tache. Je veux mourir en bon Breton, en bon Français, en bon Chrétien.

Adieu, mes Chers Parents, je souffre de ne plus vous revoir, mais au Ciel on se reverra. Priez, priez pour moi.

Votre fils qui vous aime jusqu'à la mort.

FRANCOIS

-:--:--:--:--:--

AFFAIRE MANUEL : LE JUGEMENT DU TRIBUNAL

Du 28 Septembre 1941

AUDIENCE PUBLIQUE du Tribunal Civil de Guimber, tenue le vingt-deux Septembre mil neuf cent quarante un pour les affaires correctionnelles, par M. *Chauvin*, Président, *Clavallier* et *Le Gars*, juges

en présence de M. *Leunig subit*, Procureur de la République, et avec l'assistance de M. *Fermtain* C.P.F.F.

LE MINISTRE PUBLIC CONTRE:

Manuel René-François, 39 ans, marié, pêcheur, né à *Armeneg* le 28 mars 1882, fils de *Joséph*, marié et de *Le Riban Jeanne*, marié.

déclarant à *Armeneg*, 3, rue *Coëre* *Trichal*,

Ministère Public

contre *Manuel René*

Nature du délit *vol*
vol
vol

À l'appel de la cause, M. *Leunig subit*, Procureur de la République a exposé que par exploit du ministère de *Verlaen* huissier à *Armeneg* en date du 18 Juin 1941, il a fait citer le susnommé à comparaître par devant le Tribunal, à la présente audience pour se défendre comme prévu d'avance à *Armeneg*, le 28 Septembre 1941, lequel son porte de T.S.F. de façon à permettre la réception

stamps surcriste, - de l'appartement occupé par les époux Franquet
au 2^o étage de l'immeuble sis Esplanade Michel 2^o 3, et qui au
moment de son passage le sieur Franquet se trouvait seul dans
la cuisine.

Attendu que le prévenu ne conteste aucune des énonciations du
procès-verbal; - qu'il fait observer que la fenêtre de la cuisine
donne sur une cour, et que conformément au plan annexé au
procès-verbal de police, et sectionne qu'il venait reculer, en
entrant chez lui, de mettre en marche son poste, qu'il ne sait
pas régler, sa femme se chargeant habituellement de ce soin.

Attendu que les faits tels qu'ils sont établis par le
procès-verbal, et tels aussi qu'ils sont qualifiés par la
citation qui saisi le prévenu, ne tombent pas sous
l'application de la loi du 28 octobre 1930, visée par la présente.

Qu'en effet l'article 1^{er} de cette loi interdit uniquement
la réception sur la voie publique ou dans les lieux ouverts
au public, des émissions radiophoniques des postes
britanniques et en général, de tous postes se livrant à une
propagande anti-nationale.

Que ce texte qui, comme toute disposition pénale, est
d'interprétation stricte, ne saurait être étendu au cas ci-
dessus en l'espèce, la réception de l'une des émissions prohibées
à en lieu à l'intérieur d'un domicile prise.

Attendu en tout cas, et quels que soient les sentiments

prévenu a donné à l'audience l'expression d'une parfaite sincérité, en affirmant qu'il était incapable de régler son poste récepteur, lequel effectivement n'a pas de cadran indicateur des postes émetteurs.

Que dans ces conditions il y avait lieu de constater, en tant que de besoin, que la preuve n'est pas rapportée que Marnet ait eu l'intention de régler son poste de façon à faire entendre de la voie publique une émission intentionnelle.

Par ces motifs:

- Ce tribunal:

Relaxe Marnet René sans peine ni dépens.

Au début de l'affaire, M. le Président a nommé pour interprète de la langue Bretonne, le sieur Gerlaume François, âgé de 63 ans, demeurant à Recouvrance, lequel, après lecture de traduire fidèlement les discours à transmettre entre ceux qui parlent des langues différentes, a prêté son ministère d'interprète sans qu'il ait été utile.

Ainsi jugé et prononcé en la dite audience publique au Palais de justice à Recouvrance.

(Avec tout respect)

[Signature]

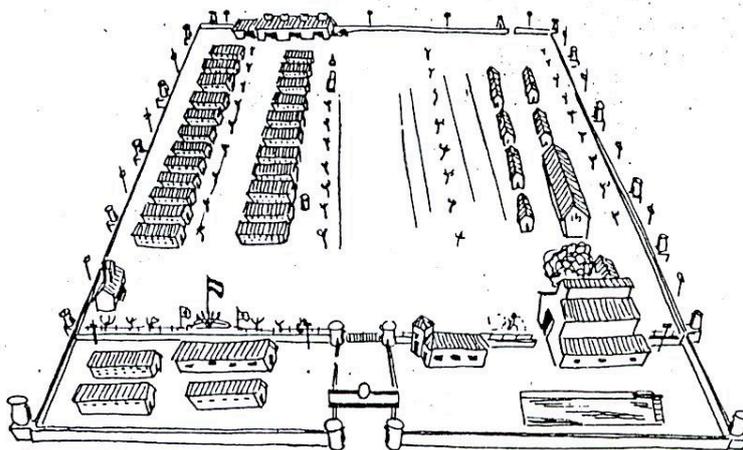
[Signature]

[Signature]

RECEIVED
COURT HOUSE
RECORDED
INDEXED

1910

UN CAMP pas comme les autres



ou la curieuse histoire de MIRANDA DE MABRO antichambre de la FRANCE LIBRE

(suite)

Mais il y avait tous les autres, les non Canadiens. Un départ de quatre-vingts Belges eut lieu en mars 1942 pour le Congo (?) grâce, semble-t-il à une transaction entre religieux belges et prélats catholiques espagnols, et ce fut tout. Les Français étaient totalement abandonnés. Et mieux vaut ne pas parler des visites trimestrielles d'un vague Consul français, représentant l'Ambassade dont personne ne se dérangea jamais. Les Polonais finirent par s'organiser et touchaient les colis et une solde spéciale venue des U.S.A. mais crurent pendant longtemps que jamais ils ne parviendraient à sortir d'Espagne.

Et le camp égrenait les jours un à un. Vivant d'une vie, où une assiette de soupe était importante, où la bêtise des Cabots espagnols, incapables de faire une addition, faisait durer les appels des heures, avec pour toile de fond, des hommes qui étaient souvent des rébus, tous entassés en une promiscuité insoutenable, face à face, dans un petit espace de terrain, entouré d'un mur blanc rendant toute évasion impossible. Les défenses extérieures avaient été améliorées, à l'extérieur du mur courait un chemin de ronde éclairé de nuit, et où tous les quarante mètres une guérite mirador était occupée par des soldats en loques, armés de fusils de toute origine, coiffés de casques italiens, français, ou allemands poussant des cris ininterrompus la nuit pour se tenir éveillés.

Un réseau serré de barbelés de cinq mètres de large, entourait extérieurement le chemin de ronde. L'évasion semblait bien impossible et pourtant les bruits du monde en guerre arrivaient au camp. Des nouvelles comme celles des débarquements de Dieppe, ou de

Saint-Nazaire, nous faisaient craindre que le grand coup se ferait sans nous, et enfiévrant les esprits, et nous rendaient plus sensibles notre inutilité, et le temps qui nous était volé. Plusieurs tentatives d'évasion par tunnel échouèrent toujours par dénonciation. Nous étions trop mélangés. Les anciens des brigades cohabitaient avec des déserteurs allemands, des Juifs évadés des camps nazis retrouvaient là leurs coreligionnaires diamantaires d'Anvers, qui fuyant pour l'Amérique avaient des fortunes en pierres dans leurs ceintures.

Il y avait de l'argent au camp, certains jouaient gros jeu, d'autres trafiquaient. Il s'est fait des fortunes à Miranda ! Avec des histoires sales d'une prostitution spéciale, et d'une maladie pénible la « Mirandite », espèce particulière de dysenterie, venue de l'eau et de la soupe.

Des volontaires, venus de toute l'Europe, souvent des enfants, partis pour tenter de reprendre le combat, ont vécu là abandonnés de tous, désespérés. Partis seuls pour passer les Pyrénées clandestinement, arrêtés au Maroc espagnol alors qu'ils fuyaient l'Afrique vichyste, arraisonnés en mer en tentant de joindre Gibraltar, l'aventure pour ceux qui n'étaient pas morts en route se terminait à Miranda...

En 1942, un seul départ vers la France fut organisé, Vichy récupéra une quarantaine d'hommes qui préféraient la prison en France à une détention qui semblait sans espoir en Espagne. Le soir les quelques douze Français restés au camp, et qui craignant d'être emmenés de force, étaient restés cachés toute la journée, se réunirent, pour faire le point. Curieuse

assemblée, où il y avait trois jeunes Gaullistes de moins de dix-huit ans, des militaires condamnés en France pour désertion, et qui refusaient de désespérer, espérant contre toute espérance, un anarchiste, un évadé du bagne de Cayenne et un ancien de la Brigade marseillaise. Et nous nous félicitâmes d'avoir échappé une fois encore au départ, préférant crever là, qu'aller chercher la mort dans notre pays sous domination étrangère. Un autre départ eut lieu peu après, organisé par un service allemand, recrutant pour l'organisation TODT, et débarrassa le camp de quelques quatre-vingts indésirables, dont, et cela en dit long, quelques Polonais.

Et les mois passaient... La boue liquide gelée, faisait place à la poussière mais les maigres arbres du camp n'avaient pas de feuilles, comme si notre entassement et notre odeur les empêchaient eux aussi de vivre.

Dans un camp de ce genre, où le travail était supprimé, une vie végétative était la voie moyenne facile, bien peu y échappèrent et deux groupes originaux qui vécurent au camp n'en eurent que plus de mérite. Le plus ancien était l'Amicale des Chasseurs Ardennais, Club Belge, qui admettait ses nationaux après un tri sévère et organisait des cours de culture générale et sciences militaires.

Le second plus original, fut le clan Scout Routier international de l'Etape, où tout garçon ayant fait du scoutisme, quelle que soit sa religion ou sa nationalité, était sûr d'être dépanné dans ses premiers jours au camp, et pouvait être admis par la suite s'il le désirait, après une série d'épreuves scouts spéciales généralement pleines d'humour. Ces deux groupes eurent une influence très importante dans ce campement de bohémiens, où les mœurs étaient très proches de celles de l'homme des cavernes, et restent une indication sûre des valeurs humaines vraies, venant de traditions militaires solides, ou d'une éducation à caractère international commun.

Et ce fut novembre 1942. L'entrée des Allemands en zone sud française. Le camp comptait alors quelque sept cent-cinquante internés, en quatre jours soixante-dix mille réfugiés passèrent la frontière. Une semaine plus tard, alors que les premières neiges étaient tombées, des tentes légères furent montées sur la promenade des Anglais et un convoi de deux mille hommes arriva au camp. Les calles prévues pour trois hommes durent héberger six pensionnaires et quelques centaines de favorisés couchèrent dehors, dans les jours suivants, plusieurs convois de quelques centaines d'hommes portèrent l'effectif du camp à trois mille cinq cents hommes. Tous les nouveaux sortaient de prison où vu l'affluence, ils avaient été à peine nourris.

Le groupe polonais choisit ce moment pour déclencher une grève de la faim jusqu'à la libération. Mouvement qu'ils avaient préparés secrètement de longue date, en mettant de côté force provisions. Le tragique fut qu'ils décidèrent que ce mouvement devait être

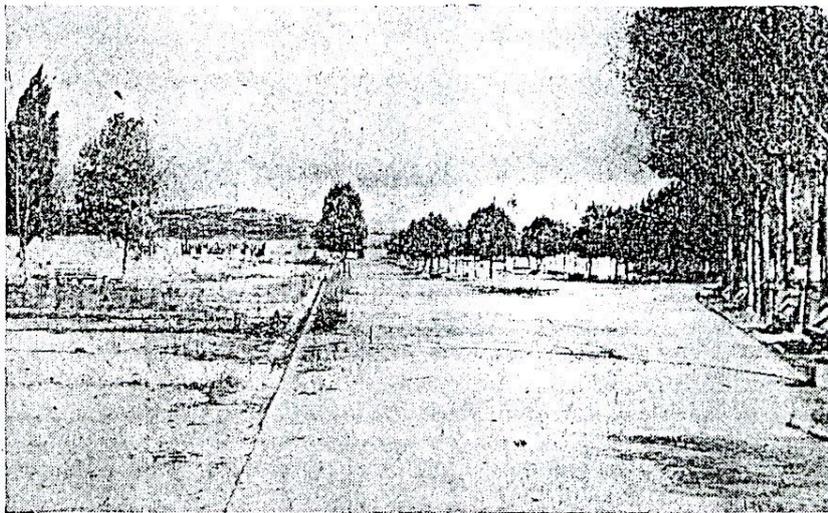
général. Les péroles espagnoles furent renversées et un cordon de Polonais armés de matraques interdit l'accès aux cuisines. Les Espagnols complètement débordés montèrent aux quatre coins du camp d'antiques mitrailleuses Maxim et tentèrent d'attirer les internés avec des péroles de riz disposées au portail d'entrée, dont l'accès était interdit par un féroce piquet de grève ? Cette farce tragique dura huit jours, accompagnée d'une campagne de fausses nouvelles, comme seul cela est possible dans un endroit clos. La libération immédiate des camions de vivres Croix-Rouge, et des articles sur la résistance de Miranda dans les journaux de New-York étaient les nouvelles les moins étonnantes. A partir du 3^e jour, le camp comptait plus d'allongés que d'hommes debout et les appels furent supprimés. Tout se termina avec l'arrivée du camion anglais qui confirma que la grève de Miranda était totalement ignorée à Madrid. Une centaine d'hommes durent être expédiés en hôpital. Il y eut dix morts et mieux vaut ne pas penser à ceux qui ruinèrent leur santé dans cette démonstration stupide. Une très vague promesse espagnole que les cas seraient examinés individuellement, permit seule de sauver la face.

Quatre jours plus tard, un groupe de vieux de plus de soixante-cinq ans et de jeunes de moins de dix-huit ans, quitta le camp pour une résidence surveillée. Ils furent remplacés immédiatement par un important arrivage de réfugiés, qui faute de place en prison avaient été internés en hôtel, en résidence demi-surveillée, et avaient cru être transférés vers le Portugal. Quatre baraques furent hâtivement construites, et nous arrivâmes au chiffre record de quatre mille huit cents hommes. Le camp présentait l'aspect d'une foule coude à coude ; où faire trois pas devenait impossible. Les nouveaux étaient d'origines fort diverses, militaires français de l'armée d'armistice, cherchant à joindre l'Afrique, certains encore revêtus d'un semblant d'uniforme. Le Colonel entouré de tous ses officiers portait enroulée sous sa ceinture la soie de l'étendard de son régiment. L'équipage complet du sous-marin *Iris* venus volontairement se faire interner en Espagne après la sortie de Toulon, une école complète d'enfants de troupe, et la tourbe et les demi-fous habituels des migrations humaines Juifs de toute ascendance, membres du Hot-Club de France avec leurs trompettes de jazz, originaux partant faire fortune en montant un bar en Amérique du Sud, etc... Tout ce joli monde était encore assez bien habillé, et nous considérait avec mépris, mais il y avait fort peu de patriotisme dans ces nouveaux et déjà pas mal de politique. Cette situation dura quatre ou cinq jours, la vie était figée, seule subsistait le cordon de garde et la soupe était distribuée avec les « péroles » disposées en ligne au milieu du camp, gardé par des soldats armés, en deux heures tous les internés passaient en ligne, recevant une louche de nourriture, les appels étaient impossibles. Puis mille cinq cents nouveaux furent appelés et emmenés en résidence surveillée. Les appels reprirent

et commencèrent alors les mois fous. A partir de février 1943, une partie de l'Ambassade française de Madrid passa en dissidence, représentant officiellement l'Afrique de Giraud. L'évacuation des Français ailleurs qu'en France était théoriquement possible. Pour éviter les troubles ou sous forme de sanctions, les Espagnols firent de larges mouvements d'internés : des groupes arrivant à l'improviste, venant de prisons diverses, ou sortant d'une confortable résidence surveillée dans les hôtels de villes d'eau. Un nombre à peu près égal de prisonniers quittait le camp, personne ne savait pour où. L'atmosphère

tête rasée, et les vieux mirandiens en loques. Transit de jour pour le Portugal et embarquement à la nuit tombée aux appointements de Sétubal, où deux vieux cargos « Gouverneur-Général Lépine » et « Chanzy » chargeaient chaque semaine une cargaison pour Casablanca.

En septembre 1943, Miranda était pratiquement vide. Les mirandiens des dernières couches formèrent une partie importante de l'armée d'Afrique, sous le nom d'évadés de France... Chose curieuse, ceux arrivés avant novembre 1942, quelle que soit leur date de sortie de l'endroit où ils avaient été trans-



Camp de concentration de Miranda de Ebro. L'allée principale ; la fontaine et les pabellons en ruines. Septembre 1955.

devenait électrique et ce fut l'époque des listes. L'idée des listes avait été apportée par des résidents surveillés qui avaient fait toucher les Ambassades de Madrid qui leur avaient demandé d'établir de listes de noms par affinité ou valeur, et il y eut des listes d'officiers, de Gaullistes, d'élèves jésuites, de membres d'orphéons, etc..., tous certains qu'ils seraient libérés en priorité, tout cela était bien entendu fantaisiste. Et ce n'est qu'en mars que cela devint sérieux. Les Polonais, sans aucun préavis, quittèrent le camp, après une parade où les alignements impeccables faisaient oublier les vêtements en lambeaux. Puis se furent les apatrides pris en charge par les U.S.A. et enfin un premier groupe français, le camp éclatait. Nous tous avec un laissez-passer de transit, hâtivement établi, en fonction des possibilités d'hébergement à Madrid où avait lieu le regroupement. Quelques semaines de séjour en hôtel et l'embarquement dans un train spécial où se trouvaient curieusement confondus résidents surveillés avec leurs bagages quittant un hôtel de cure, les sortis de prison à la

portés, rejoignirent généralement l'Angleterre. Arrivés au moment où les bataillons parachutistes français étaient en formation, ils fournirent à ces unités un appoint appréciable.

Georges Beer mort récemment, était un ancien mirandien, chef de groupe lors du départ sur l'Afrique. Le commando eut également son contingent mirandien et la troupe Trépel (autre évadé par l'Espagne) en comptait cinquante pour cent à sa formation.

Quinze mois plus tard, la frontière espagnole fut à nouveau franchie et le camp se remplit une dernière fois, mais là avec des Miliciens. Les voyous de Doriot et des Waffen S.S., sans répondant, un nouveau cycle commençait...

Un jeune garçon de dix-sept ans quitta la France en 1942, il devait séjourner huit mois à Miranda avant de rejoindre l'Afrique où il servait au bataillon de choc. Nous lui devons le curieux témoignage que voici, et qui nous servira de conclusion.

EVASION SANS PERIL

ou Miranda et les matières plastiques

Dédié aux faux Canadiens et aux autres qui tombèrent dans cette trappe entre 1940 et 1944.

Le 17 avril 1959, n'est pas une date historique : c'était un jour gris et pluvieux et aussi, mais seulement pour moi, celui d'une revanche et d'une surprise. Le hasard — une mission professionnelle et la curiosité — ont fait que je me trouvais vers midi près de la gare de Miranda de Ebro. Je voulais voir le camp d'aussi près que me permettait la vigilance de ses gardiens. Après dix-sept ans, la mémoire topographique est un peu émoussée, de plus le pays s'est modifié, mais sachez que je me suis trouvé subitement devant le portique « *Todo por la Patria* » défendu seulement par l'inscription ironique « *Défense d'entrer* », et ouvert sur... rien. Ou plutôt sur un champ en ruines, désert et toujours lugubre. Nous sommes entrés, et nous nous sommes offerts le luxe dérisoire de garer la voiture sur la « *Promenade des Anglais* ».

Le cantonnement des élégants fantassins espagnols, la piscine et la bicoque des gardes civils sont à peu près intacts, celle-ci ayant conservé jusqu'à ses vitres. Des baraques, il ne reste que quelques pans de murs des tas de gravats, l'herbe a poussé un peu partout. La série de bâtiments : « *Oficina de los Etranjeros, Peluqueria, Botiquin* », est peu démolie et les inscriptions subsistent.

Les fontaines, le lavoir, une partie des douches et des cuisines sont encore debout, la chapelle aussi, mais délabrée. La tribune de l'appel, en ciment, n'a pas changé, si ce n'est que les flèches de la Phalange ont été remplacées par une croix. Le grand Almacen est très abîmé et un grand arbre qui se trouvait devant lui, foudroyé ou brûlé. Tous les barbelés ont été enlevés, mais les guérites des sentinelles sur le mur

d'enceinte sont encore en place, sauf celle de l'angle nord-est. On a construit un château-d'eau, précisément à ce coin nord-est.

Ce qui stupéfie rétrospectivement, c'est l'exiguïté de l'endroit qui n'a pas plus de cent cinquante mètres sur cent mètres, et qui, on se demande comment, a contenu plusieurs milliers de prisonniers.

Je n'ai pas été assiégé par les ombres de tous ceux qui ont croupi des mois dans cette cage, cette évocation classique, je ne vous la ferai pas subir, car je n'ai rien ressenti de semblable, mais seulement l'impression absurde de m'être jeté de moi-même à nouveau dans le piège et de ne plus pouvoir en sortir. Une angoisse invraisemblable : des années après, Miranda, abandonné, ouvert à tous les vents, ses verrous détruits, ses barbelés depuis longtemps à la casse, allaient se refermer sur moi.

J'ai précipitamment cassé une branche d'arbre, ramassé une pierre, cueilli une fleur sur la fenêtre des gardes civils, paradé idiotement dix secondes sur la tribune d'officier espagnol. Puis j'ai dit à mon compagnon : « Foutons le camp c'est un endroit de malheur ! ». Nous avons couru à la voiture qui au premier coup de démarreur a commencé à flamber...

Epiloge en forme d'explication : Conformément à ce que le lecteur pense, il n'existe pas de rapport entre le camp et l'incendie de la voiture, provoqué par une cigarette mal éteinte et au demeurant rapidement maîtrisé. Le camp d'après les renseignements recueillis en ville, a été détruit il y a deux ans, pour laisser la place à une usine de « *Plásticos y Caucho* » dont les premiers bâtiments hideux, en briques, s'élevaient déjà entre le camp et la voie ferrée de Bilbao.

Il ne reste plus maintenant de Miranda qu'un cimetière sans tombes ; puisse-t-il être celui de toutes les dictatures...

J. B.



LE FLEURISTE ET L'AMI DE L'A. F. L.

FOIRIEAU

17, Avenue Bugeaud, PARIS-16^e

ANGLE DE LA RUE DE LA POMPE TÉLÉPHONE PASSY 83-71

10 % DE REMISE A TOUS LES ANCIENS

TRANSMISSIONS
DANS LE
MONDE ENTIER

*

Service **FLEUROP**

UN CHOIX : PARTIR : Les F.F.L.

LES ÉVASIONS VERS L'ANGLETERRE

Par mer

voir carte du Finistère.

liste des bateaux de Douarnenez.

Par les voies

terrestres

voir exemple d'Henri GUILLOU :

- par l'Espagne franquiste.
- internement au camp de Miranda.
- évasion du camp.
- embarquement à Tanger pour l'Angleterre.

Par les airs

voir exemple de Maurice HALNA du FRETAY :

- décolle avec son ZLIN de 45 CV d'une allée de sa propriété des environs de Dinard.
- se pose en Angleterre.

Communications par Radio Londres émissions en français

après avoir été vichyste Radio Alger à partir de février 1943

Radio Patrie jusqu'en mai 1943

La Voix de l'Amérique émission française
(après le 11/12/1941)

COMMUNIQUER POUR RÉSI'STER

UN CHOIX : RESTER : les F.F.I.

Formation des groupes de Résistance
reluifiés par Jean MOULIN en 1943

Arrêté par la Gestapo, Jean MOULIN
décède le 8 juillet 1943 dans un train
qui l'emmène vers les camps de la mort

Moyens divers de communication et
par des postes émetteurs clandestins qu'il
fait déplacer constamment pour éviter leur repérage.

COMMUNIQUER POUR RÉSISTER

LES DÉBUTS de l'OCCUPATION.

JUIN - 1940.

Premier contact: un heurt, le refus.

- 20 juin 1940, place Michel le Nobletz, PLOARÉ
 - arrivée d'un side-car allemand
 - le premier mot "RAUS!" (Foutez le camp!)
 - occupation de l'école neuve
de la nouvelle mairie
du restaurant Flochlay... etc...

Le refus:

- Les raisons du rejet sont parfois simples:
 - la boucle du ceinturon des soldats portent:
"GOTT MIT UNS"
(Dieu avec nous)
 - une affiche de propagande allemande
"C'est l'Anglais qui nous a fait ça!"
lacrée et modifiée: "C'est l'Allemand..."

L'expression du ressentiment:

- refus de l'humiliation
de la force brutale
d'une idéologie indigne = le nazisme
 - la volonté de réagir
- { PARTIR ?
{ RESTER ?
- questions: que faire? comment?
réponses: sortir de l'action isolée
• échanger, se reconnaître
• communiquer par tous les moyens

Une attitude déterminante:

- COMMUNIQUER pour RÉSISTER
- Développer les moyens de communication
Ex: la radio, la circulation clandestine, le vélo,
les "plânques", ... les périodiques de
chanson en vogue. ("La Cucaracha" = Radio Paris
"Prosper Youp-la Boum" = Hitler Youp...
"On n'a jamais vu ça! Hitler en pyjama
mais aussi "Le Chant des Partisans (Maurice Druon
Robert Kessel, Anna Marlu)



La «Buvette du Rosmeur», haut-lieu de la première résistance n'a pas changé de vitrine depuis 1940. Seule concession à la «mode», le mot «Bar» a remplacé «Buvette».



Quelques jours avant leur exécution les otages de CHATEAUBRIANT avaient organisé un concours d'échec (photo X...).